

Vous voyez, c'est cela qui me paraît être le jaillissement de la pensée, chez Lacan, c'est que, soudain, quelque chose d'autre, du côté de la lettre et du trait se produit. C'est évidemment ce que cet enfant nous dit. S'il ne me reste que la mort pour sortir de mon enceinte, bon ben, j'y vais ; j'ai de quoi d'ailleurs, mon père m'en donne l'occasion ; s'il le faut, dites-le moi, l'occasion je la prends et je me jette. C'est la question qu'il pose à l'analyste : de quel pas s'agit-il pour lui ? Lacan rappelle qu'il n'y a d'acte que raté, et que c'est même la seule condition d'un semblant de réussite. C'est bien en quoi, ajoute Lacan, le suicide mérite objection : on n'a pas besoin que ça reste une tentative pour que ce soit de toute façon raté, complètement raté, et du point de vue surtout de la jouissance.

Le petit Zénon d'élève

Gabriel Balbo

Je ne crois pas qu'on puisse être aussi nihiliste ; je crois que, à la philosophie, Lacan a fait référence tout le temps de son œuvre, du début jusqu'à la fin, d'une façon critique certes, mais pourquoi pas, et à la pensée aussi : il dit d'ailleurs dans ce séminaire, *Le moment de conclure*, que pour lui, la topologie, c'est la mise à plat qu'il a faite pour essayer de rendre la pensée opératoire et pour que du coup, quelque chose se transmette du savoir analytique.

Je ne crois pas non plus qu'on puisse seulement dire qu'il ait été anti-philosophe même si, quand vous faites référence à ce qu'il a dit, il y a là une équivocité, parce que s'occuper de l'anti-philosophie, est-ce que c'est aussi, comment dirais-je, est-ce que c'est aussi radical ? Est-ce que ça ne veut pas dire également : faudrait peut-être aussi s'occuper de ceux qui sont si anti-philosophes ? Vous savez, c'était l'époque de l'anti-oedipe. Je pense qu'il faut être assez nuancé, d'autant, qu'après tout, — et c'est pourquoi je vais parler d'un enfant, mais qui est obsessionnel, parce que la pensée de l'obsessionnel, c'est toujours contrairement à ce qu'on pourrait croire assez extraordinaire ; au demeurant, mu par une juste bévue, quelqu'un a pu appeler cette névrose « la névrose exceptionnelle ». Mais pourquoi je l'évoque à propos de Zénon ? Et bien parce que c'est un philosophe

très étonnant, qui fait l'objet à nouveau de tout un travail de la part des spécialistes de la topologie. Vous savez que Zénon, et je vous y renvoie (d'ailleurs vous allez avoir bien du travail à trouver ses textes car ils n'existent pas, je veux dire qu'on n'en a que des fragments rapportés par d'autres, des témoignages, extrêmement controversés), c'est un trou, autour duquel d'autres ont bordé, à commencer par Aristote. Et quel était finalement le dessein de Zénon? Eh bien c'était d'essayer de montrer qu'on pouvait en effet avoir une pensée, sans pour autant, pour lui donner consistance, la soutenir de contradictions.

Ce fut de sa part, un véritable enchantement, et un véritable plaisir, rigoureux et en même temps humoristique, que de s'occuper de tous ceux qui croyaient en la divisibilité de l'être. C'est-à-dire que pour lui, qui était assez parménidien, l'être est un et indivisible — ce dont se souviendront certains membres du Comité de Salut Public pendant la Révolution Française: « la République est une et indivisible ». Zénon a été repris par Koyré et par d'autres (Bergson, etc.), — je vous renvoie au livre sur les prolégomènes à l'étude de Zénon de Caveing qui a fait un travail considérable sur Zénon. Zénon a été travaillé et a travaillé la question de la droite, du segment de droite: deux points vous constituent un segment de droite. Ces points font-ils partie ou non du segment? Allez-y, mettez-vous à votre tablature, comme disait Aristote, et réfléchissez là-dessus; s'ils en font partie, il n'y a que des segments en contiguïté. Si non, voilà que vous avez des points qui vont être à la fois d'un segment et d'un autre par exemple, ou qui seront indépendants des segments. Mais alors, quels sont le statut et la fonction de tels points? Je vous en passe et des meilleurs. Si vous vous reportez à la question d'Achille et de la tortue, vous retrouvez ces problèmes et d'autres encore. C'est le travail de la pensée.

Il faut voir aussi que lorsque vous lisez les travaux relatifs à Zénon, vous vous apercevez que vous avez le 1 et le zéro, lequel n'existait pas; dès lors que quelque chose se divisait, par exemple, vous aviez une opération qui était faite, une fois: la division. Puis, ce qui était divisé se re-divisait, et ainsi de suite. S'agissait-il successivement d'autres opérations de division? Pas du tout. Ce n'était que la même, c'est-à-dire que le 1 qui posait la division se retrouvait sans

arrêt, dans toutes ces divisions successives qui sans cesse le posait identique à lui-même. En somme, c'était *l'Un division*! Lacan aussi bien sûr a travaillé cette question de « y-a-de-l'un ». Alors, les questions que vous posiez tout à l'heure, me faisaient quand même penser à un réquisitoire... comment faire pour n'être pas du côté du parquet et être plutôt du côté du siège? Essayer de voir quel est le pour et le contre c'est aussi pour un prétoire la question du 1, mais en ne dépassant pas la contradiction, en en choisissant l'un des deux termes. On clive à la Cour il y a le bon, il y a le mauvais. Ce n'est le cas ni chez Lacan ni chez Freud; par exemple quand Freud parle de la résistance, qu'est-ce qu'il dit? C'est vrai que c'est terrible la résistance des analysants, mais enfin, ajoute-t-il, il n'y a quand même rien d'autre qui nous ramène aussi près de la pulsion. Alors, vous voyez, d'un seul coup vous avez là, ce qui peut quand même servir à quelque chose; mieux, la résistance devient quelque chose d'irremplaçable: c'est essentiel ce type de nuance-là.

Vous savez ce qu'est qu'une névrose obsessionnelle? Freud la définit ainsi: il y a une pulsion érotique et une révolte contre elle, un vœu d'un malheur et la crainte qu'il n'arrive, et un affect pénible et des tendances excédées pour se défendre contre cet affect.

L'enfant, lui, ne connaît pas évidemment la phase II, le vœu d'un malheur; ce qu'il veut, le vœu qu'il a, le souhait qu'il a, le désir qu'il « fomenté » enfin, regarde évidemment l'amour du père et non pas sa mort. Par contre, et malgré une période de latence qui connaît un remarquable efficace système de refoulement, la pulsion sexuelle n'est pas complètement refoulée chez lui mais elle ne contamine en rien le travail intellectuel, qui demeure souvent excellent, voire très bon. Les enfants obsessionnels que j'ai en ce moment en cure sont tous premiers en classe, c'est assez impressionnant. Elle ne renforce pas pour autant ce travail non plus pour le porter, par exemple, à la sublimation, — pas du tout, sauf rare exception, comme justement l'enfant dont je vais vous parler qui fait des poèmes, qui sont assez fins et qui étonnent sa maîtresse. Mais une maîtresse, est-ce un critère de jugement poétique? Je ne sais...

Quel est alors son destin, à cette pulsion pas tout à fait refoulée? Elle investit, pour les

renforcer, certains rituels, certaines répétitions donc, des mécanismes défensifs, qui paraissent étonnants car comme extérieurs, pour le moins périphériques, à une activité de pensée ou à une activité pratique par ailleurs préservée. Ce sont tout ces tocs et ces tics dont on nous parle maintenant, qui résultent d'un déplacement de cette pulsion sexuelle vers des organes corporels qu'elle déchaîne et où elle se fixe itérativement pour ne pas aboutir à l'organe auquel elle serait normalement destinée, qui est évidemment l'organe sexuel. Le sujet y gagne d'éviter la masturbation, — encore que parfois ce déchaînement vers les organes s'avoisine au plus près de l'organe sexuel -, mais en investit une autre fonction, la miction par exemple. De retour des vacances, l'enfant me regarde avec un grand sourire et me dit « tout s'est très bien passé, je n'ai pas arrêté pendant une semaine de faire pipi au lit ». Il était content comme tout ! Je lui dis : « mais c'est votre mère qui a dû être contente ! » « Ben, elle est médecin vous savez, alors c'est papa qui n'était pas content ! » Voilà.

Ainsi se constituent tocs et tics qui permettent une ab-réaction, une décharge de la pulsion. Ces tocs et ces tics sont de deux ordres : ou bien ils sont nécessaires à une activité de pensée ou à une action, et ils les précèdent nécessairement, comme pour les enclencher — donc, comme diraient les Pythagoriciens, ces points font partie des segments qu'ils annoncent ; ces tics et ces tocs sont discrets et strictement mentaux. Ou bien ce sont des points dissociés, des segments auxquels ils correspondraient, et ce sont des tocs et des tics anarchiques qui défigurent une physionomie, démontent une morphologie, exactement comme une guêpe est capable de le faire quand elle s'approche du plat ou de la fourchette du mangeur. C'est un spectacle toujours hilarant que de voir qu'il suffit qu'arrive une guêpe pour que quelqu'un qui est entrain de manger perde littéralement toute contenance : les gestes partent de tous côtés, c'est à mourir de rire ! Les tics et les tocs, ça fait penser un peu à ça, voyez.

Pour qui sont manifestés ces mouvements moteurs anarchiques ? Certainement pas pour les personnes qui sont au voisinage, qui les remarquent à peine ; ce sont les parents qui s'en émeuvent, ou les copains et les copines à l'école, ou les instituteurs, les institutrices. Ces tocs et tics ne relèvent pas vraiment du champ du visible, du

visuel, mais du champ du *lisible*. Et que faut-il y lire ? Le regard comme objet petit a, qui leur est extérieur et inconscient, et autour duquel ces fragments pulsionnels en tocs tournent pour la plus grande satisfaction du grand Autre. Il faut y lire également l'origine de cette pulsion sexuelle qui est scopique, en ceci que vers quatre ou cinq ans, même plus tôt, il y a un souvenir, un flash souvent ainsi nommé, dont se rappellent les enfants ; c'est quelque chose qui n'est qu'une prise de *vu*, de *vu* et non de *vue*, et qui serait relatif à la scène dite primitive par Freud, quelque chose de sexuel en tout cas ; c'est probablement purement fantasmatique, tout bonnement parce qu'il s'agit de *vu* — comme on parle aussi d'entendu — et non pas de *vue*. C'est la prise et elle seule, qui est visuelle. C'est pourquoi un souvenir reste.

Donc, la pulsion par ces tocs, par ces tics, assure un fonctionnement défensif qui déborde une fonction qui est sexuelle ; ce fonctionnement est pulsionnel, débridé, les tics en témoignent. Son excitation est excessive mais épargne l'organe sexuel proprement dit. Si vous lisez *Les ronds de cuir* (je dois faire une conférence prochainement à Besançon sur la folie administrative, donc j'ai appelé cela : « Est-ce que le sinthome pourrait être un rond-de-cuir ? », et du coup, je suis allé relire *Les ronds de cuir* ; c'est fabuleux ; j'avais oublié le génie extraordinaire de Courteline, qui est vraiment étonnant, qui est nietzschéen, c'est rien de le dire), si vous lisez *Messieurs les Ronds-de-Cuir*, vous voyez, qu'ils tournent autour du sexuel sans jamais l'actualiser. Le destin, donc, de la part de la pulsion sexuelle non refoulée, s'ordonne à un schéma où toutefois l'organe sexuel n'apparaît qu'en négatif. Ça n'ira jamais (puisque ça part par tous les membres) à cet endroit-là. Dans le schéma obsessionnel, se trouve donc avec netteté un moins ? qui reste toujours inabordable.

Comment sortir d'un tel système où la pensée est première mais prisonnière ? Parce que c'est l'obsessionnel, sujet à siéger de partout ? Mais pas du tout ! D'où ce moi campé dans une place forte, mais sans cesse contraint de repousser, ou de pousser à nouveau, pour se défendre ; parfois, il y a des sorties quand même ; puisqu'il s'agit d'un terme militaire, il y a des descentes. Ces sorties, quelles sont-elles ? Elles ne sont pas très nombreuses, et chez les jeunes obsessionnels qu'on rencontre aujourd'hui — en tout cas

ceux que j'ai en cure -, ce qui me surprend beaucoup c'est que tous me parlent évidemment du désir s'évider, de se donner la mort ; à huit/dix ans, c'est assez impressionnant. C'est toujours par un « se jeter » : par la fenêtre, sous un train, du haut d'un pont, à l'eau, dans le vide, que s'exprime la pensée du suicide chez l'enfant obsessionnel de huit à dix ans.

Car il s'agit d'une pensée et non d'une image, d'une idée fugace ou d'un simple mot. C'est une pensée et, à ce titre, elle a un début et une fin, constitue une phrase logique avec sa syntaxe. Ainsi posée, elle ressemble fort à un fantasme et à sa formule. Pas du tout, il n'en est rien, ce ne serait qu'une ressemblance : si fantasme il y a, — dont cette pensée serait symptomatique -, il serait inconscient et sa logique serait par conséquent toute autre ; il faudrait la chercher. Contrairement au fantasme qui est inconscient, cette pensée est tout à fait consciente, et le jeune analysant l'exprime comme elle lui vient. Et comme il la conçoit bien, il l'énonce tout à fait clairement. Cette pensée se présente à l'esprit de l'enfant, qui l'accueille sans difficulté. Elle arrive dans sa tête et y séjourne, en quelque sorte comme si elle s'y trouvait chez elle. Voici ce que ce jeune obsessionnel me dit :

- « Il m'arrive en ce moment d'avoir la pensée du suicide, de me jeter par la fenêtre.

- Vraiment?... Expliquez-vous

- La vie vaut-elle vraiment d'être vécue? »

Voyez, cette phrase, si je vous avais dit par défi : essayez donc, en une phrase avec quatre « v », — la vie vaut-elle vraiment d'être vécue -, avec quatre « v », de me faire une phrase où seraient condensés le doute, la dette et la mort. J'aime mieux vous dire que vous iriez à votre tablature, comme dirait Aristote, et que vous y resteriez un bon bout de temps. Lui y parvient sans peine mais aussi à son insu. La peine, c'est le su. « La vie vaut-elle vraiment d'être vécue », c'est assez impressionnant pour 8 ans ! Ca vaut du Sénèque... qui adulait la mort :... c'était un espagnol.

- « À notre époque, les jeunes en récréation ne s'intéressent qu'à la mode. Ils préfèrent en ce moment les jeux de toupie. (Il s'agit du Beyblade, en fin c'est comme ça que je l'ai entendu, c'est-à-dire c'est une toupie qui est lan-

cée par un pistolet, voilà). Vous savez ce que c'est qu'un phénomène de mode ?

- Et vous, vous savez ?

- Ben, c'est un phénomène qui se présente, auquel tout le monde se soumet puis qui passe, que les gens abandonnent, et ça recommence.

- Où le constatez-vous ?

- Si je demande en récréation à des amis : « tu joues à chat ? » alors qu'ils sont en train de jouer avec leur toupie, ils me font des réponses du genre : « non j'ai pas le temps ! », ou bien encore « tu vois bien que je suis occupé ! » : ils me rabrouent, et ce sont des amis.

- Vous n'êtes plus leur ami en cette occasion ?

- Moi, je suis perçu, c'est vrai, comme un original. Je ne m'intéresse pas au football, ni au rugby, je préfère lire des livres ; je lis en ce moment, vous voyez... (et il sort de son cartable *Golem* et *Les orphelins de Baudelaire*. Il me montre les deux ouvrages).

- Vous ne pratiquez aucun sport ?

- Si, mais je pratique un art martial. Je viens de passer ceinture jaune d'ailleurs.

- C'est un sport savant non ?

- Oui, enfin, moi, j'aime beaucoup.

- Alors cette pensée du suicide ?

- Que voulez-vous ! Je veux parler à mon père à table. C'est normal, non ? de vouloir parler à son père ! Et quand je m'adresse à lui, pour toute réponse il me dit : « chut, écoute la radio ! » Pareillement, quand il regarde le foot ou le rugby à la télé, il ne faut pas le déranger sinon, gare ! Si je me rends dans son bureau, toujours pour lui parler, pour avoir un échange avec lui, il vocifère, je le dérange, je dois sortir et le laisser tranquille. »

Au cours d'une autre séance, il me rapporte qu'il a des jeux avec son père, par exemple : à table, son père mange toujours les mêmes salades avec des grains de maïs. Par moments, à l'improviste, il fait celui qui lance sa fourchette dans l'assiette du père. L'autre fait un bon en arrière. La fourchette n'atteint jamais le plat, enfin, le contenu du plat. Cette fois-là, il n'avait « pas pu retenir le geste » — comme un tic — et ça avait tapé sur un grain de maïs, qui avait sauté à la lunette du père qui en avait fait un drame, qui avait bousculé une chaise :

- « Qu'est-ce que j'ai fait pour faire un fils pareil ! », qu'il me dit.

- Ah bon, votre père vous a dit comment il vous a fait, ce jour-là. »

- Ben, il m'a fait avec ma mère bien sûr.

- Non, ce n'est pas ce qu'il vous dit, je suis désolé, il vous a fait autrement : il a dit « Qu'est ce que j'ai fait pour faire ? »

- Ah ?

- Demandez-lui qu'il vous explique.

- Ah oui, je vais le faire ».

J'attends... le père est psychologue donc il lui répondra !

- « Une fois, comme ma mère est entrée dans son bureau sans s'annoncer alors qu'il téléphonait, elle n'a eu que le temps de refermer la porte pour ne pas prendre une savate dans la figure. Et vous vous rendez compte, il n'a même pas nettoyé depuis la marque laissée sur la porte. Croyez-vous donc que je puisse avoir envie de vivre dans de telles conditions ? N'ai-je pas raison de vouloir me jeter par la fenêtre ? » Tout cela dit, évidemment, sur un ton rangé, monocorde, *recto tono* diraient les Anciens, qui n'a pris quelques plis qu'en évoquant la norme (vouloir parler à son père), et la marque laissée sur la porte.

Avant d'en venir à la pensée même, évoquée par ce jeune parlêtre en cure, je rappelle ce que dit Lacan de la pensée. Dans sa conférence de 1974 à Genève, il en fait une « glu ». Sans doute vous en souvenez-vous ; une glu c'est une matière collante et visqueuse, extraite de l'écorce du houx, plante ornementale, et des baies de gui plante parasite pour les botanistes mais sacrée pour les druides, désignant une colle forte, une personne importune, un mode de prendre au piège des oiseaux, un espar arrondi sur lequel vient se border une voile. La glu est donc une matière et une manière étonnantes de penser.

Et puis dans ce séminaire-ci, il revient sur la pensée : on ne pense pas n'importe quoi et pourtant c'est bien ce à quoi on tend par l'association libre : on voudrait penser n'importe quoi. Est-ce que c'est ça que nous faisons ? Parce qu'à cette question qui vient après avoir fait de la pensée toute autre chose qu'une glu, il répond par une autre question : est-ce ça qui consiste à rêver ? Autrement dit : penser n'importe quoi est-ce rêver ? Question à laquelle il répond encore par une question : est-ce que nous rêvons sur le rêve ? Et il ajoute : car c'est ça qui est l'objec-

tion sur le rêve par l'association libre. Freud il rêve ; comment savoir où s'arrêter dans l'interprétation des rêves demande Lacan. En d'autres mots, si l'on pense n'importe quoi en toute liberté, comment lui trouver à ce n'importe quoi une butée ? L'interprétation peut-elle en être la limite ? Suffit-elle, alors qu'il est impossible, dit Lacan, de comprendre ce qu'a voulu dire Freud dans ses interprétations de rêves ?

L'interprétation en conséquence est loin d'être un juste garde-fou. Je dis juste car on ne sait même pas à quoi se référer pour dire d'une interprétation qu'elle est pertinente. La limite, la traduction qu'elle donne, ne sont encore que des pensées, et Lacan de dire : du reste, dans les pensées, et agir par l'intermédiaire de la pensée, c'est quelque chose qui confine à la débilité mentale. On croyait, grâce à la libre association, devenir libre penseur, il n'en n'est rien ; à ces confins, on ne devient qu'un con fini, seule limite à laquelle on parvienne, et qui est celle de la débilité. Et Lacan de ne pas nous laisser dans un désarroi : il faudrait qu'il existe un acte qui ne soit pas débile mental. Cet acte, il dit essayer de le produire par son enseignement, mais c'est quand même du bafouillage, ajoute-t-il : nous confinons ici à la magie, l'analyse est une magie.

Que veut dire Lacan ? C'est une magie qui ne se soutient que de l'impossibilité du rapport sexuel, et qui ne se soutient que d'orienter la pensée, de la cristalliser sur ce que Freud a imprudemment appelé le complexe d'Œdipe. Et à cette imprudence, il en ajoute une autre, la triplicité des générations entre lesquelles, dit Lacan, il y a du rapport sexuel. Il ajoute aussitôt : ça entraîne toute une série de catastrophes et Freud ne se les ai pas épargné dans sa vie familiale... Pardon, j'ai fait un *pas* de trop : ne se les ai épargné dans sa vie familiale que parce qu'il était fou d'amour pour *une* femme — devenir fou, et d'amour, pour une femme, et une seule, toujours la même, c'est, pour Lacan, une « bizarrerie ». Il ne dit pas, cependant, que Freud se serait ainsi trouvé une « au-moins-une ». Pas du tout ! Il se demande plutôt comment et pourquoi le désir passe à l'amour, et l'amour au mariage. Est-ce par prestige, par supériorité sociale ? Freud était-il religieux, était-il tombé sous ce faix ? Bref, était-il devenu mystique ? Était-il tombé sous ce fléau ? — comme l'on voit, l'amour unique est un fléau, une folie mystique, ce

n'est pas qu'une affaire de prestige ou de supériorité sociale, comme ça l'est parfois avec le transfert.

En tout cas, l'acte analytique a toujours interrogé et préoccupé Lacan. Sans doute est-ce la raison pour laquelle il s'interroge encore, dans ce passage, sur la pensée. Comment diriger une pensée pour que l'analyse opère se demande-t-il. Il répond d'abord: la chose qui en est le plus près, c'est de se convaincre, si tant est que ce mot ait un sens, c'est de se convaincre que *ça opère*. Et il essaye, lui, de mettre cela à plat, de faire de la topologie pour mieux y parvenir. Ce n'est pas facile, dit-il. En effet, dans le passage du signifiant tel qu'il est entendu au signifié, il y a quelque chose qui *se perd*. En d'autres termes, il ne suffit pas d'énoncer une pensée pour que ça marche. Entendons-le bien, ça *s'opère* et ça *se perd*. Voyez que ça joue. Pour être opérant, il faut donc que ce soit perdant quand même, il faut qu'il y ait un coût. Lacan d'ailleurs évoque aussitôt la chirurgie. Élever la psychanalyse à la dignité de la chirurgie par exemple, c'est ce qui serait bien souhaitable. La dignité: pas moins. Il ajoute cependant: mais il est un fait que le fil de la pensée ne suffit pas. Ça ne coupe pas nécessairement un fil! Il fait donc retour à cette métaphore, il appelle ça une *métaphore*, et à sa propre métaphore de surcroît, la matérialisation de ce fil par la topologie.

Donc, vous voyez, c'est cela qui est intéressant dans le séminaire de Lacan. C'est qu'on le voit travailler la pensée par la topologie afin de ne pas la laisser s'engluer. Mais cette mise à plat, si elle n'est pas apollinienne, alors qu'est-ce qu'elle est? La discussion de topologie avec les deux spécialistes n'est pas emballante, paraît se nouer sans aboutir. Lacan lui-même paraît s'y harasser. Soudain, vous avez trois leçons: la première, celle du milieu et celle de la fin où soudain, Lacan jaillit complètement, parle, le jeu de la lettre revient, c'est d'un flamboiement, c'est dionysiaque! C'est extraordinaire: j'y retrouve un Lacan que la topologie m'avait fait perdre; tel que c'était parti, ça devenait apollinien! Eh bien non, et c'est cela dans ce séminaire qui est

absolument magnifique: je peux me tromper, mais il me semble qu'à un moment donné, il n'en peut plus: il n'en peut plus de discuter avec des matheux qui insistent un moment donné sur le miroir et auxquels il est contraint de rappeler ce que sont au juste le jeu et l'enjeu du miroir, et que cela n'a rien à voir avec ce qu'ils en disent. Lacan leur objecte en quelque sorte que ce qui est spéculaire ne saurait se dés-spéculariser.

Et vous voyez, c'est cela qui me paraît être le jaillissement de la pensée, chez Lacan, c'est que, soudain, quelque chose d'autre, du côté de la lettre et du trait se produit. C'est évidemment ce que cet enfant nous dit. S'il ne me reste que la mort pour sortir de mon enceinte, bon ben, j'y vais; j'ai de quoi d'ailleurs, mon père m'en donne l'occasion; s'il le faut, dites-le moi, l'occasion je la prends et je me jette. C'est la question qu'il pose à l'analyste: de quel *pas* s'agit-il pour lui? Lacan rappelle qu'il n'y a d'acte que raté, et que c'est même la seule condition d'un semblant de réussite. C'est bien en quoi, ajoute Lacan, le suicide mérite objection: on n'a pas besoin que ça reste une tentative pour que ce soit de toute façon raté, complètement raté, et du point de vue surtout de la jouissance. Ainsi, pas question d'en sortir, de faire en sorte que quelque chose d'un nouage se fasse, ou que quelque chose de borroméen puisse se produire, pour que ce ne soit que de l'ordre du ratage.

Autrement dit, *où* couper? La question, quand on fait de la topologie, n'est pas si facile. Il faut se reporter aux grands philosophes, à Zénon en particulier. Moi, je veux bien à propos du *cross cap* couper en un point, mais lequel? Ne font-ils tous qu'un unique point? Ou bien se divisent-ils mais composent-ils de façon serrée un seul ensemble? Ils sont tous identiques ou sont-ils différents? Où est ce que je vais couper? Voyez, c'est la question qui touche chaque analyse. Voilà, voyez que c'est finalement pas si loin de la rigueur de la pensée d'un Zénon. C'est-à-dire que pour bien couper, il ne suffit pas du point, il est nécessaire aussi de ne pas se contredire. De ne pas être dans la contradiction.